

encore le bras assez long pour atteindre les pays islamisés de l'Iran.

A la fin du VII^e et au commencement du VIII^e siècle, en pleine crise arabe, Keul-Tékine conduit ses chevauchées au delà du fleuve Yéntchu (Yaxartes), en Transoxiane, jusqu'à la Porte de Fer, jusqu'à l'antique Bactriane; au sud-est, à l'est, il combat les Tangout du Koukou Nor et les Tibétains, il court jusqu'au Fleuve-Jaune, jusqu'à la Grande Montagne Boisée dans le Gobi oriental; au nord et au nord-ouest, il franchit l'Irtyche et ne s'arrête qu'au pays de Iéring-Iarkou (Iougrie?). Il bat ses frères et cousins les Oïgour de la Pentapole en Pé-Lou, réprime les Kirghiz « dont le peuple nommé Batymy sont tout voleurs », et les puissants Karluk, et les Ogouz, qui déjà, de son temps, font retentir de leurs armes l'Atropatène et l'Arménie; il lutte contre les Khitaï de Mandchourie, futurs maîtres de la Chine. « Les Begs turcs, mon peuple turc, je leur ai gagné le renom de Rois¹! »

A ce peuple de rois, les Arabes opposaient deux forces d'autant plus redoutables qu'elles lui étaient plus inconnues, la religion et l'esprit de corps : « C'est par la conquête que se fondent les empires, dit Ibn-Khaldoun; pour conquérir, il faut s'appuyer sur un parti animé d'un même esprit de corps et visant à un seul but... La religion est une teinture au moyen de laquelle on fait disparaître les sentiments de jalousie et d'envie qui règnent chez les peuples animés d'un fort esprit de corps... La puissance des rois et des empires ne saurait être ébranlée ni renversée que par un homme ayant pour soutien une puissante tribu, ou un peuple animé d'un fort esprit de corps... Un homme peut avoir toute l'aptitude nécessaire pour remplir les devoirs de réformateur; mais s'il ne se fait pas soutenir par un puissant parti, il

1. Voir plus haut, p. 117.

court à sa ruine¹. » Ce qu'Ibn Khaldoun appelle l'esprit de corps, c'est l'esprit de parti et de famille : « L'esprit de corps est comme le tempérament dans les êtres créés. Le tempérament est un mélange des quatre éléments. Or, un mélange d'éléments qui se neutralisent ne saurait former un tempérament; pour que cet effet se produise, il faut absolument que l'un des éléments prédomine sur les autres². »

Le conquérant de la Transoxiane, l'Arabe Kouteïbeh représente l'idéal d'Ibn Khaldoun, l'incarnation même de l'esprit de corps tel qu'il le conçoit. Avec son instinct de parti, de suite, il distingua l'antipathie entre Turcs et Iraniens, démêla toutes les intrigues, les conduisit à son gré, semant la zizanie parmi ces païens et ces mages, que tant de vieilles haines divisaient.

Les Iraniens de Transoxiane, les *Moughs* ou Mages, comme les appellent les plus anciennes chroniques arabes, les Sougdak ou Sogdiens, comme les appelle l'inscription de Keul Tékine, mêlés aux Télé ou Huns blancs et à d'autres immigrants turcs, vivaient sous leur domination; de fait, ils relevaient du kagan. Malgré leur aversion contre les barbares du Nord, et la couardise qui finit par anémier le cœur aux gens sans cesse vaincus, conquis et battus, la passion religieuse leur mit, plus d'une fois, les armes à la main contre l'envahisseur musulman. C'est en 672, qu'Obéïd Oullah, fils de Ziad El Harithy, gouverneur général du Khorassan au nom du khalife Moaïouah, franchit l'Oxus pour la première fois, en 674, qu'il se présenta devant Bokhara; Kouteïbeh ne prit définitivement possession de la ville qu'en 706; mais chaque fois que les pieux garnisaires de l'Islam quittaient la citadelle pour aller batailler contre le Turc infidèle, les mages iraniens rallumaient leurs pyrées; « les habitants

1. Prolégomènes, p. 325 et 328.

2. *Ibid.*, p. 341.

de Bokhara feignaient, en présence des Arabes, de pratiquer l'islamisme; après leur départ, ils retournaient aux pratiques de leur ancien culte¹. » Après la conversion définitive et officielle, l'opposition religieuse prit d'autres formes; la Transoxiane inventa, défendit avec fureur toutes les hérésies, toutes les fantaisies religieuses que la passion, l'imagination et la haine firent éclore dans ces cerveaux inquiets d'Iraniens visionnaires et illuminés. Quand les sectes et les jacqueries qu'elles soulevaient furent noyées dans le sang, quand les Arabes ne furent plus qu'un souvenir en Transoxiane, à partir d'une dynastie nationale, celle de Samanides, alors seulement, épuisée, la vieille cité des Mages, la vieille ville mazdéenne, s'engourdit dans l'islamisme orthodoxe, et naquit la nouvelle Bokhara, la Rome d'Asie centrale, la ville théologique, citadelle du bigotisme musulman; mais il fallut deux siècles à l'Islam pour étouffer, sur cette terre féconde en hérésies, tous les germes vivaces que les anciens cultes avaient laissés dans le sol.

Pour les chrétientés de Sogdiane, l'invasion arabe n'était pas une surprise, comme pour les Turcs. Si pour quelques zoroastriens sectaires, l'islamisme, dans la fraîcheur de sa jeunesse, représentait la délivrance d'une odieuse religion d'État, pour les directeurs de l'Église nestorienne, tous Arabes syriens, hommes de langue araméenne, les Arabes étaient des compatriotes. Leurs visages, leurs mœurs, leur langage, leur costume, leur manière de penser, et sur bien des points, leur religion nouvelle, leur étaient familiers. Sans rien céder du dogme nestorien, entre le fanatisme officiel des mages et l'enthousiasme islamique, ces chrétiens n'hésitaient pas; ils préféraient, hérétiques eux-mêmes, aux adorateurs du feu, ces hérétiques récents, qui parlaient comme eux, après tout,

1. Narchakhi, p. 52; et Appendice dans Riza Qouly, p. 267.

ces Arabes qui les délivraient de leur morgue aristocratique, et de leurs invectives en langue étrangère. Le christianisme sémite ne fit pas d'opposition à l'islamisme sémite, dans le pays classique des Aryas. Pas un controversiste ne se dressa, en Perse, contre l'invasion musulmane. Cette grande révolution religieuse s'accomplit dans le tumulte des batailles, parmi les coups de lance¹ donnés par les aventuriers arabes, et les coups de sabre rendus par les reîtres turcs. Les Turcs eussent été les plus forts, si les Arabes n'avaient été les plus habiles. Les rhéteurs politiques finirent par triompher, sans victoire, des soudards qui frappaient si bien, et parlaient si mal.

Par droit de succession, au plus fort du péril musulman, les Turcs de Sogdiane étaient gouvernés par une femme; les annales arabes ne mentionnent ni son origine et parenté, ni même son nom; elles l'appellent simplement de son titre turc, la *Khatoun*, « La dame » ou « La reine »; sa royauté ne s'étendait pas au delà de Bokhara et de sa banlieue; la ville était avant tout une capitale religieuse, le chef-lieu d'un diocèse; la citadelle était sainte; au Naurouz², avant le lever du jour, les mages y sacrifiaient un coq sur le tombeau du légendaire *Siavouch*, fils de *Keï Kavous* (Cambyse), gendre d'*Afrasiab*, le roi mythique de Touran: « les habitants de Bokhara ont composé sur la mort de Siavouch des élégies qui sont répandues partout; les musiciens ont composé des airs, pour les chanter, et les conteurs publics les appellent: les pleurs des mages »³. Narchakhi, qui nous raconte cette histoire, écrivait en 332 de l'Hégire (943); un siècle et demi après la mainmise de l'Islam sur Bokhara, la vieille cité ira-

1. L'arme nationale des Arabes était la *roummah*, la grande lance de plus de cinq mètres de long.

2. Le 21 mars, jour où le soleil entre dans le signe du bélier.

3. Narchakhi, p. 21; Appendice, p. 271.

nienne chantait encore les gloires des Achéménides, et la douleur de sa religion perdue. Sur les portes de la Grande Mosquée bâtie en 712, à la place du temple mazdéen et de son pyrée, on voyait, au temps de Narchakhi, « des représentations de personnages dont la figure avait été effacée, mais dont le reste avait été respecté. Ces portes provenaient des habitations de plaisance des environs de Bokhara. C'étaient les demeures des riches qui n'avaient aucune sympathie pour l'islamisme. Les pauvres seuls allaient le vendredi à la mosquée pour recevoir les deux drachmes qu'on leur donnait¹. » A Bokhara, l'Islam, comme à Rome, le christianisme, fut d'abord la religion des pauvres gens.

Le mari de « La Dame » était un aristocrate, grand-prêtre et chef civil « du diocèse », par la grâce de Dieu et des Turcs, qui n'entendaient rien à ces affaires bonnes pour les religieux et les robins. Bokhara était d'ailleurs la ville des Iraniens, qu'ils avaient bâtie ou fait bâtir autour de l'antique sanctuaire où régnaient les Mages². Les vieux chroniqueurs musulmans disent que, dans la langue des idolâtres, *Boukhar* signifie le lieu saint, l'enceinte où se réunissent les religieux. Au milieu des récits contradictoires que Narchakhi met à la suite les uns des autres, on peut retenir qu'avant l'invasion des Arabes, il y eut une révolution en Transoxiane, qu'une partie des habitants s'enfuit vers les Marches du Pé-Lou, en Turkestan, et que l'ordre fut rétabli par un chef turc qui ramena les émigrés. Ce chef était surnommé *Bigou*, dont le nom véritable paraît être *Bouka*, « le taureau, le fort », ou *Bougou*, « le Grand Cerf »; on verra plus loin le rôle illustre joué

1. Narchakhi, p. 48; Appendice, p. 274.

2. Bokhara est restée la capitale religieuse de la Transoxiane. La capitale militaire et le marché commercial étaient à Samarkande, « la Grasse ville », comme l'appelaient les Turcs dans un jeu de mots : *Semiz-kend*, pour *Semir-kend*. C'était Samarkande qui attirait les Turcs, dans leurs chevauchées d'abord, plus tard dans leurs établissements. Samarkande est turque, Bokhara iranienne.

par une famille des Marches qui portait ce nom de *Bougou*. La chronique musulmane donne au fils de ce Bougou le nom iranien de *Chiri-Kichver*, qui est la traduction exacte du turc *Il-Arslan*, « le Lion du peuple ». Il-Arslan ramena les émigrés. C'étaient « de grands propriétaires ou des personnages riches; les gens qui étaient restés à Bokhara étaient, au contraire, pauvres et dénués de ressources. Il fut établi, lors du retour des premiers, qu'ils formeraient la classe aristocratique, et que les autres leur seraient soumis et les serviraient. Parmi ceux qui revinrent à Bokhara se trouvait un grand seigneur terrien auquel on donna le titre de *Boukhar-Khoda* parce qu'il appartenait à une grande famille¹. » *Khoda* est sans doute la forme abrégée de *Khodavend*, et signifie le « Seigneur du Boukhar² ». Ce personnage, investi, sous le protectorat turc, d'une magistrature demi-laïque, demi-religieuse, chef reconnu de l'aristocratie iranienne, était le mari de la « Khatoun »; il mourut fort à point, peu de temps avant l'invasion arabe, laissant un fils à la mamelle; « la Khatoun, sa femme, exerçait le pouvoir au nom de son fils³ »; les Musulmans l'appellent de son titre, *Togchade*, c'est-à-dire en bon turc le *Togma-Chad*, « l'enfant *Chad*, l'Infant ». Les titres de la mère et du fils prouvent que l'une et l'autre avaient reçu l'investiture du souverain réel, du chef politique et militaire résidant en Turkestan, dans le Pé-Lou, dans les Marches du Nord, investi lui-même par le Kagan turc, et par conséquent arrière-vassal de l'Empire chinois.

Ce que les Arabes trouvaient en Transoxiane, c'était un peuple divisé en deux factions, celle des riches et celle des pauvres, une jeune reine, dame de la faction des riches, imposée au populaire par un suzerain étranger de race, de

1. Narchakhi, Appendice, p. 261.

2. Comme dans *ket-khoda*, pour *ket-khodavend*, « le bailli, le maire du village ».

3. Narchakhi, Appendice, p. 261.

langue, peut-être de religion, par un Turc de Touran, par un barbare haï et méprisé des Iraniens, même de ceux qu'il protégeait. Le terrain était à souhait pour ces révolutionnaires musulmans qui prêchaient l'abolition de la propriété, presque la communauté des biens, pour ces « gueux », dompteurs de l'aristocratie en Iran, libérateurs des humbles et des misérables, pour ces « compagnons », rompus à tous les secrets de « l'esprit de corps », à toutes les intrigues de « l'esprit de parti ». A la noblesse et au clergé transoxianais, ils opposèrent le populaire; contre les Turcs ils excitèrent les défiances et les antipathies iraniennes. Un instant ils eurent grand peur; c'était en 706. Dans un dernier effort, l'aristocratie transoxianaise domina ses répugnances, se mit aux pieds des barbares, fit appel aux reîtres du Pé-Lou, et leur offrit le pays à merci. Le Kagan avait fort à faire, dans ce temps; il s'était brouillé avec l'empereur Thang et bataillait contre lui, contre les Khitaï, contre les Ogouz, les Tangout, gens d'attaque, qui le tenaient de plus près que les Arabes; mais quand d'autres que l'illustre Nation payaient ses reîtres, il ne pouvait les empêcher de courir à l'honneur et au profit. Lorsque les bandes turques passèrent le Yen-tchu, les Arabes se crurent perdus. Alentour de Bokhara, Iraniens et Turcs établis dans le pays s'étaient levés en armes : « *Therkhoun*, prince du Soghd¹, le khodavend de Henek et le khodavend de Werdan, avec leurs troupes.... Ils avaient pris à leur solde Gour Neghanoun, neveu de l'empereur de Chine, qui leur avait amené quarante mille hommes². » En 706, tous les gens d'armes du Bilgué Khan, fils de Koutlouk Khan, n'étaient que vingt mille³, et la fille du Grand Khan, son oncle,

1. Le tarkhan de Sogdiane, pour parler à la turque.

2. Narchakhi, p. 265, Appendice.

3. « Il (le Kagan) donna... le gouvernement d'Occident à Me-kin (Mekilien, le Bilgué khan) fils de Ko-to-lo (Koutlouk)... avec vingt mille soldats. » (Stan. Julien, p. 177.)

n'épousa le prince impérial de Chine qu'en 707. Gour Neghanoun est une mauvaise leçon pour *Kourikane*; Tabari donne le nom exact : Kouriganoun. Keul Tékine ne conduisit la chevauchée contre les Sougdak que plus tard, en 724, où il battit, près de Samarkande, les vingt mille musulmans de Sevret ben Abou Bahr El Darimi, qui périt dans l'affaire¹.

Que l'imagination arabe ait démesurément grossi le nombre des Turcs, le péril n'en était pas moins extrême. Les armes même manquaient; probablement la noblesse iranienne les avait achetées en masse, avant de se soulever; dans le camp musulman, une lance se vendait cinquante dirhem, un bouclier, cinquante ou soixante, et une cotte de mailles, sept cents². Kouteïbeh se retrancha, refusa la bataille; à l'affût derrière ses lignes, il laissa le temps faire son œuvre, et les ferments de zizanie empoisonner l'alliance entre les aristocrates iraniens et les soudards turcs qui, sans doute, ne se gênaient pas pour rançonner les villages et piller le plat pays; puis, quand la saison fut avancée, le pays assez gâté, entre deux escarmouches, il travailla « l'esprit de corps », alluma la jalousie des Turcs déjà pourvus en Transoxiane contre leurs faméliques auxiliaires des frontières chinoises, souffla sur le feu qui couvait. Un de ses agents, Hayian le Nabatéen (c'est-à-dire : l'Araméen, peut-être juif ou chrétien) demanda une entrevue secrète au Tarkhan : « Tu vas perdre la souveraineté, et tu l'ignores... Le froid vient d'arriver, et il nous oblige à nous éloigner. Tant que nous serons ici, les Turcs seront occupés à nous combattre; mais lorsque nous serons partis, c'est toi qu'ils attaqueront. Le Soghd est un riche pays... Les Turcs s'en empareront. » Et le Tarkhan, soucieux, demande conseil au Nabatéen. « — Que

1. « Contre six bandes (littéralement : centaines) des Sougdak nous fîmes expédition, nous les détruisîmes. » *Alltürkische Inschriften*, p. 49, 31.

2. Narchakhi, p. 265, Appendice.

faire? — La paix avec Kouteibeh, et dire aux Turcs que Haddjadj (le Khalife) nous a envoyé des renforts, qu'ils arrivent par la route de Kech et de Nakhcheb... Lorsque nous serons liés par un pacte, tu échapperas au malheur ¹. »

Le pacte conclu, le Tarkhan en retraite, les Iraniens trahis se dispersent, et les Turcs, restés seuls, et probablement ne recevant plus de solde, s'en retournent, mettant le pays à sac sur leur passage pour s'indemniser. « Dieu éloigna des Musulmans la catastrophe qui les menaçait. Kouteibeh était resté quatre mois entouré par l'ennemi. Pendant ce laps de temps, Haddjadj n'avait reçu de lui aucune nouvelle, et son esprit était assiégé par les plus cruelles appréhensions. Dans toutes les mosquées, on récitait le koran; et on faisait des vœux et des prières publiques pour la délivrance de Kouteibeh ². »

Comme ils avaient brouillé le Tarkhan de Sogdiane avec les mercenaires du Nord, les Arabes arrivèrent à le détacher de la Khatoun. Sur elle, ils racontent des histoires extraordinaires, à leur habitude; ses seules bottes valaient vingt mille drachmes; elle-même était si belle que lorsqu'elle se présenta, pour négocier un traité avec les Musulmans, devant Saïd ben Osman, ce pieux chevalier tomba féru d'amour pour la Dame païenne, et cette tendre légende fut chantée longtemps par les poètes et par le peuple ³. Pour compléter la mise en scène, Narchakhi raconte qu'on montra d'abord à la Dame un Arabe gigantesque, entouré de flammes, sous une tente d'étoffe rouge, et qu'à sa vue elle s'évanouit, ne reprit ses sens que devant le beau chevalier Saïd.

1. Narchakhi, p. 265-266, Appendice.

2. Narchakhi, p. 266-267, Appendice.

3. « Rentré à Bokhara, Saïd, étant tombé malade, séjourna pendant quelque temps dans cette ville. Il fut séduit par la beauté de la Khatoun, et ses amours servirent de sujets à des chansons qui furent composées à cette époque. » Narchakhi, p. 264, Appendice.

La vérité est que les Arabes ne purent venir à bout des Turcs, les armes à la main. Ils recoururent à un de leurs procédés familiers, la calomnie, racontèrent que le prince héritier, le fils de la Dame, était l'enfant d'un esclave, semèrent la zizanie parmi ces gens d'armes gouvernés par une femme, et rendirent la Dame suspecte à ses sujets. Abreuvée d'outrages, sans appui dans le pays parmi les Iraniens, qui se ralliaient à la révolution arabe, compromise auprès des siens, vieillie, découragée, la Dame abandonna la partie. Le coup mortel à la cause turque vint des Chinois; ils entrèrent directement en relations avec les Arabes, prirent des mercenaires arabes à leur solde. En 755, quatre mille soudards musulmans venus du Kharezme entrèrent au service de l'empereur Sou-Tsong; ils reçurent le nom de « brigade de la Rivière-Rouge » et restèrent en Chine ¹. Le reître ture, toungouze, mongol, était frappé dans son industrie nationale; il avait un concurrent dans le grand empire de l'Est; mais déjà ses instincts d'aventure l'attiraient vers une autre direction. En fermant aux Turcs le marché militaire de la Chine, les Thang les lançaient sur Byzance et sur Bagdad, sur l'Empire romain et sur le Khalifat.

En Fergana, aux portes du Nan-Lou, la lutte contre l'envahisseur musulman avait été très vive. Les populations iraniennes mêlées de Ye-tas ou Gètes avaient soutenu les Turcs contre la révolution arabe. Ce pays du « passage » vers le Grand Empire d'Orient attirait les envahisseurs; Ibn-El-Athir nous raconte avec quelle admiration ils y pillèrent les merveilles de la Chine, « les vases en porcelaine avec des rehauts d'or, et les selles housées de brocart ». Longtemps, les derniers croyants du mazdéisme se maintinrent, dans leurs châteaux forts, sur les pentes des montagnes

1. Dabry de Thiersant, *le Mahométisme en Chine*.